

les genoux ; je n'ai pas de genoux ! Ne commence pas à te lamenter pour toucher mon cœur ; je n'ai pas de cœur ! Je suis un bloc de granit noir, aucune main ne peut graver sur moi ; j'ai pris ma décision : je vais brûler Sodome et Gomorrhe !

— Ne te hâte pas, Seigneur ; pourquoi te hâtes-tu quand il s'agit de tuer ? J'ai trouvé ! — Qu'as-tu trouvé, ver de terre, en grattant la terre ? — Un juste. — Qui donc ? — Le fils de mon frère Haran, Lot.

Immobile sur la dune, je sentais mes tempes craquer. J'entendais en moi la voix de Dieu et la voix de l'homme qui luttait ; un instant il m'a semblé que l'air était devenu compact et que s'était dressé devant moi, sauvage, pieds nus, avec une barbe de fleuve et une flamme dressée sur le front, Lot. Non pas le Lot de l'Ancien Testament, mais un Lot à moi, rebelle, qui n'obéirait pas à Dieu, ne s'en irait pas pour se sauver, mais aurait pitié de la gracieuse cité pécheresse et se jetterait, de son propre gré, dans le feu, pour être brûlé, pour se perdre avec elle.

— Dis-lui, crierait-il à Abraham, que je ne m'en vais pas ! Dis-lui que je suis Sodome et Gomorrhe, je ne m'en vais pas ! Ne dit-il pas que je suis libre ? Ne dit-il pas, en se rengorgeant, qu'il m'a créé libre ? Eh bien ! je fais ce que je veux, je ne m'en vais pas.

— Je m'en lave et m'en relave les mains, rebelle, je m'en vais.

— Bon voyage, vieux vertueux ; bon voyage, mouton de Dieu ! Et dis à ton maître : Tu as bien le bonjour du vieux Lot ! Et dis-lui encore ceci : qu'il n'est pas juste. Il n'est pas juste et il n'est pas bon ; il est tout-puissant ; tout-puissant seulement, c'est tout !

Le soleil avait baissé, la lumière s'adoucissait un peu, mes tempes se sont apaisées. Comme si je sortais d'une lutte désespérée, j'ai repris mon souffle et regardé derrière moi ; je me suis effrayé : comment un tel rebelle avait-il pu remonter de mes entrailles ? Où était cachée, au fond de moi-même, derrière Dieu, cette âme sauvage et insoumise ? Moi qui étais avec le patriarche pieux et obéissant, Abraham, comment à présent avais-je pu le quitter, fouler aux pieds l'Écriture Sainte, créer un Lot pareil, et ne faire plus qu'un avec lui ?

Le démon impudent était tapi au fond de moi-même et attendait que mes tempes se desserrent un instant, que mon esprit abandonne les clefs, pour ouvrir la trappe et bondir à la lumière ; et pour se mettre aussitôt à se dresser contre son éternel adversaire, Dieu.

Il fallait que je purifie le fond de mon être, que je chasse de moi les démons — loups, porcs, singes, femmes, petites vertus, petites joies, réussites — pour qu'il ne reste de moi qu'une flamme dressée vers le ciel. Ce que j'avais désiré quand j'étais enfant, dans la cour de la maison paternelle, eh bien ! j'allais le réaliser à présent que j'étais un homme ; on ne naît qu'une fois, je ne trouverais jamais d'autre occasion.

La nuit était tombée quand je suis revenu à Jérusalem ; les étoiles m'apparaissaient comme autant de boules de feu suspendues au-dessus des hommes ; mais personne dans les rues sanctifiées de Jérusalem n'a levé les yeux pour les voir de peur d'être effrayé. Les passions quotidiennes, les petits soucis, le porte-monnaie, le manger, la femme, triomphaient de la grande épouvante, et c'est ainsi que les hommes pouvaient encore oublier et marcher.

« L'heure est venue de me décider, pensais-je en me retournant sur ma couche dure, l'heure est venue d'achever ce que je pressentais quand j'étais enfant, et que j'avais encore le lait de Dieu sur les lèvres. »

Au Mont Athos un moine m'avait pris la main, pour lire dans ses lignes et me dire la bonne aventure ; et vraiment il avait un visage de gitan, noir, basané, de grosses lèvres de bouc, et son œil lançait des étincelles.

— Je ne crois pas à tes sortilèges, lui dis-je en riant.

— Ça ne fait rien, moi j'y crois ; ça suffit.

Il a regardé les lignes de ma main, les étoiles, les croix, les plis.

— Ne te mêle pas, dit-il après une longue étude, de ce pour quoi tu n'es pas fait. Tu n'es pas fait pour l'action, tiens-t'en loin. Tu ne peux pas lutter avec les hommes ; pendant que tu luttas, tu penses que ton ennemi peut avoir raison, et quoi qu'il te fasse enfin, tu le lui pardones. Tu as compris ?

— Après ! dis-je, et j'étais un peu ébranlé parce que je constatais que ce moine, qui me voyait pour la première fois, avait raison.